TEMPERATURE

Du 8 juillet 1901.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens, No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	84	29
Midi	86	30
1 P. M.	94	34
4 P. M.	94	34

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 808 MAIN STREET.

GARDE NATIONALE.

Rapport de l'adjudant-général Jumel.

Nous avons sous les yeux le rapport extrêmement intéressant de l'adjudant-général Allen Jumel, de la garde nationale de la Louisiane et du gouverneur W. W. Heard, commandant en chef. Nous y trouvons un tableau complet de l'effectif de ce corps d'armée qui se compose de deux bataillons d'artillerie, d'un escadron de cavalerie, d'un bataillon de réserve navale, d'un régiment d'infanterie, à la Nlle-Orléans; d'un bataillon d'infanterie à Monroe, lequel se compose de 3 compagnies stationnées à St Francisville, Mansfield et Monroe, en tout, 2,126 hommes, officiers et soldats.

La partie la plus intéressante du rapport est celle qui relate le rôle joué par la garde nationale, durant les troubles qui ont eu lieu à la Nouvelle-Orléans, du 26 au 30 juillet 1900, et dans lesquels se sont distingués les généraux Cottreaux, Eugène May et J. B. Vinet; les colonels Byrnes, Booth, J. Ellis, R. de Montluzin, Hern, Kausler, Generelly, Ed. Durrive, etc.

L'adjudant-général fait un éloge bien mérité des officiers et soldats qui l'ont si efficacement aidé dans les moments difficiles et s'étaient avec lui mis à la disposition du maire Paul Capdevielle.

Nous relevons dans ce rapport un détail qui mérite d'être cité. L'allocation annuelle faite à la milice de l'Etat n'est que de $15,000. C'est peu, trop peu; elle devrait s'élever à au moins $30,000.

Nouvelle-Zélande.

Le duc d'York, fils du roi d'Angleterre, visite en ce moment la Nouvelle-Zélande où il a reçu l'accueil le plus enthousiaste. Cette petite colonie foncièrement démocratique, organisée avec une hardiesse tout à fait socialiste, n'en est pas moins, au fond du cœur, très anglaise, très loyaliste et très monarchique. Elle a largement contribué à la guerre du Transvaal de sa bourse et de son sang. Les Néo-Zélandais, honorés et flattés par la visite du duc d'York sont décidés à continuer leurs sacrifices.

Le duc d'York doit arriver au Cap vers le 17 août. Les fêtes dureront jusqu'au 21.

Il doit se rendre ensuite au Canada. On mande de Saint Pierre au "New-York Herald" qu'à son passage dans les eaux françaises le duc d'York serait escorté jusque dans le Saint-Laurent par des navires de guerre français. C'est une information à longue échéance. Elle n'en est pas plus sûre.

LA VEINE.

Opinion de Mme de Thèbes

Paris, 20 juin.

C'était l'autre jour la dernière représentation de "La Veine", la dernière de la saison, bien entendu, car la délicieuse comédie d'Alfred Capus, arrêtée en plein succès, sera reprise à la rentrée et retrouvera une nouvelle et brillante série de représentations.

On a bien souvent disserté, dans le monde et dans la presse, sur la veine de "La Veine", sur les circonstances particulièrement heureuses dans lesquelles la pièce fut amenée à être produite dans le cadre qui lui convenait le mieux, c'est-à-dire sur la scène des Variétés, où elle rencontra une interprétation hors ligne; sur la bonne chance qui fit que cette comédie, jouée en fin de saison, bénéficia, jusqu'au dernier jour, d'une température favorable.

Y a-t-il donc réellement une veine? La veine existe-t-elle réellement? Telle est la question que je me suis posée hier matin, en arrêt devant une colonne Morris. Et j'avoue que je n'y trouvai point de réponse. Toutefois, par une association d'idées bien naturelles, la pensée me vint que, sur ces points délicats intéressant les arcanes de notre destinée, nulle personne ne serait mieux à même de me donner ces éclaircissements que Mme de Thèbes. Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler de cette ligne de veine qui sillonne, paraît-il, la main des personnes heureuses! Qui, mieux que Mme Thèbes, pourrait me dire si cette ligne existe réellement, et ce qu'elle signifie?

Un quart d'heure plus tard, je gravissais l'entresol du 29 de l'avenue de Wagram, où tant de fois je fus reçu avec une si bienveillante bonne grâce, où tant de choses intéressantes me furent dites.

—Que pensez-vous, madame, de la veine?

—Ce que je pense de la veine? Je la nie.

—Radicalement?

—Radicalement.

—Il n'y a donc pas de ligne de veine?

—Allons, je vois qu'il me faut répondre à une interview. Soit. Tout d'abord, je vous répéterai ce que je vous ai dit bien souvent déjà. Je ne suis ni une sorcière, ni une devineresse. Je n'ai pas la sottise de prétendre prédire l'avenir. Il faudrait pour cela, que je croie à la fatalité, et je n'y crois pas, parce que je suis sincèrement, profondément spiritualiste, et que j'estime que l'homme, sans le libre arbitre, ne serait pas une personne morale. Les lignes que nous avons dans la main n'ont et ne doivent avoir que la valeur d'avertissements. Grâce à elles, nous devons apprendre à nous conduire, à faire l'éducation de notre volonté, à régler nous mêmes notre sort.

"Ceci dit, qu'est-ce que la ligne de veine? Les anciens appelaient ligne de chance cette ligne qui traverse l'intérieur de la paume pour aboutir sous l'annulaire, c'est à dire la ligne du soleil. Tout être qui vient au monde avec cette ligne, complète dans toute sa longueur, creuse et légèrement rosée, devra réussir dans ce qu'il tentera.... à la condition expresse qu'il s'aide de son intelligence et surtout de sa volonté. Voilà la vérité.

"Mais je me hâte d'ajouter que très peu de personnes viennent au monde avec cette ligne. Dans toutes les mains d'hommes célèbres, la ligne de chance n'existe pas à proprement parler, ou plutôt elle n'apparaît qu'à la hauteur de la ligne de cœur, c'est-à-dire vers la quarantaine. En outre, dans toutes ces mains, la ligne de tête est, à son point de départ, attachée à la ligne de vie, ce qui veut dire que ce sont des êtres de réflexion, et non des impulsifs. Enfin, toutes ces mains possèdent la ligne de direction, la saturnienne, qui traverse la main et aboutit sous le médium. De tous ces signes il résulte que la veine, comme le génie, est une longue patience.

"Dons naturels, travail, volonté, toute la veine est là.

"J'entends dire, répéter, que Rostand est un veinard parce qu'à trente-quatre ans il a donné "Cyrano", l'"Aiglon", et qu'il est membre de l'Académie. A ceci je répondrai que si Rostand, à trente-quatre ans, avait pu écrire "Cyrano", l'"Aiglon", et entrer à l'Académie, sans avoir de talent, ce serait là un véritable exemple de veine. Cette seule supposition est absurde.

"D'ailleurs, qu'est-ce au juste que la veine, si l'on s'en tient à la simple définition du mot? La veine, c'est le filon que l'on exploite. Mais ce filon, il a fallu le chercher, gratter la terre jusqu'à ce qu'on l'ait rencontré. Et, une fois qu'on a mis la main dessus, il s'agit de ne plus le perdre, c'est-à-dire qu'il faut encore et toujours travailler.

"De combien d'efforts obscurs, ignorés est précédée la réussite! Aussi, la plupart du temps, cette réussite, quand elle est éclatante cause-t-elle, parmi la masse, une surprise qui se traduit par cette phrase unanime: "C'est la veine!" On ne voit que le résultat; on n'a pas vu l'effort. On ne voit que la veine; on n'a pas vu la peine.

—Si je vous ai bien compris, madame, votre doctrine est tout le contre-pied de la thèse soutenue par Capus dans sa comédie?

—Je suis allée, aux Variétés, entendre la "Veine". J'y ai passé une soirée exquise. C'est une comédie tout à fait délicieuse. Mais je me permettrai d'en combattre la thèse. Que dit Bréhard, le héros de la "Veine?" A peu près ceci: "Il arrive toujours, dans la vie de chacun de nous, un moment où tout nous réussit, où tout le monde semble travailler pour nous. Quand cette heure de veine arrive-t-elle? Nul ne le sait. Il faut l'attendre. Elle sonne à une horloge que nous ne connaissons pas."

"D'où il suit qu'il n'y a rien à faire qu'à se laisser aller au gré des événements. Autant vaut prendre un billet de loterie. En tout cas, mon avis est que, dans la réalité, sur mille Bréhard, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mourraient à l'hôpital.

"Pour justifier sa thèse, Capus est forcé d'imaginer que l'avocat Bréhard a pour amie une fleuriste, que cette fleuriste a une jeune employée qui se fait enlever par un jeune auteur millionnaire, que le jeune auteur a un procès, et que sa petite camarade, un cœur d'or, le conduit précisément chez ledit Bréhard. Tout cela est fort ingénieusement combiné en vue de l'effet scénique, mais combien artificiel au point de vue qui nous occupe! Bréhard n'aurait-il pas mieux fait, avec son intelligence, ses connaissances, de travailler d'arrache-pied, au lieu de prendre, comme je vous le disais, un numéro à la loterie?

—Pourtant, madame, on dit qu'Alfred Capus a voulu raconter, en partie, sa propre histoire, en écrivant celle de Bréhard, et on le présente comme un éclatant exemple de veine.

—Allons donc! Capus a toujours eu une veine adéquate à ses efforts. Avec son très grand talent, il ne pouvait point faire représenter de pièce, avant d'en avoir écrit une, n'est-ce pas? Mais dans le journalisme, dans le roman, et plus tard au théâtre, il lui a suffi de "vouloir" pour réussir. Si c'est cela de la veine, je conviens que Capus a eu de la veine.

"Le talent, l'intelligence, les dons, sans la volonté, sans l'esprit de direction ne sont rien. Voyez l'exemple de Verlaine."

Mme de Thèbes, en prononçant ces dernières paroles, se dirige vers une vitrine et en retire quelques moulages de mains.

—Tenez, voici la main de Dumas fils, voici celle de Drumont. Examinez les lignes. La ligne de veine existe à peine; mais quelle belle ligne saturnienne! Voyez, au contraire, cette main. C'est la main d'une descendante de rois. La ligne de veine, la ligne du soleil est superbe, elle a toute sa longueur. Et, de fait, tous les honneurs sont échus en partage à cette femme, qui est pourtant la plus malheureuse des femmes, car la ligne de direction la saturnienne, celle par laquelle on veut, n'existe pas.

"Dans notre existence, il n'y a de fatalité que la vie et la mort, deux mystères que nous ne pouvons pénétrer. En naissant, nous apportons notre veine en nous avec tous nos dons naturels. C'est à nous de la cultiver, en voulant, en vivant, en jouissant d'une santé normale.

—Alors, vrai, il ne faut pas croire à la veine!

—Si....comme on croit aux accidents. Le fait de gagner le gros lot à la loterie n'est qu'un accident, parfois plus dangereux qu'on ne croit. Mais où est l'homme qui gagne toujours le gros lot à la loterie? Je souhaite que ce soit vous.

C'est sur cette bonne parole que je pris congé de Mme de Thèbes.

Un Banquet

—A—

VERSAILLES.

Il y avait il y a quelque soirs, à Versailles, le banquet annuel en l'honneur de Hoche. M. Caillaux, ministre des finances, fut l'orateur du gouvernement. Les choses qu'il a dites, sur la grandeur d'âme du "pacificateur de la Vendée", sur son loyalisme républicain, on ne saurait les mieux dire. Le succès de M. Caillaux a été très grand lorsqu'il a donné Hoche en exemple à tous les bons citoyens et à tous les vrais patriotes. Il y a, dans ce discours, des rapprochements ingénieux, des allusions heureuses à la situation actuelle.

La vie de Hoche est, d'ailleurs, un sujet inépuisable de réflexions. Il en est une ou deux qui s'offrent à notre esprit. Et ce que nous admirons d'abord en cet homme par tant de côtés admirable, c'est la sérénité, c'est l'intelligence souple avec lesquelles il sut accepter toutes les injustices des hommes et n'en pas rendre le régime—ou, plutôt, le "principe"—responsable. C'est par là qu'il est tout le contraire d'un Catilina. Il vit, lui, général républicain, son civisme mis en doute par des "jacobins" qui devinrent les valets de Bonaparte. Il fut obligé de redresser la stratégie en chambre du Comité de Salut public, et d'éluder souvent les injonctions imbéciles des représentants en mission. Il n'en conçut jamais aucune aigreur. Il n'éprouva même pas de rancune contre ceux qui le décrétaient d'accusation. Par dessus la tête de ces fantoches, il faisait confiance à la République. D'ailleurs, merveilleusement subtil, il ne dédaignait pas de déployer du zèle pour se mettre à l'abri de sottes accusations. M. Caillaux a cité quelques-unes des lettres dans lesquelles Hoche se croit obligé de répudier très bravamment le "militarisme". On voit Hoche écrivant ces protestations de déférence envers les "pouvoirs civils", au souvenir des tracasseries qu'il avait subies pour des soupçons odieux. Et, mieux que toutes ces phrases visiblement complaisantes et forcées, sa vie tout entière est une protestation—hautaine et pure—contre le césarisme.

Hoche n'apercevait pas qu'il y eut un antagonisme possible entre "la nation et l'armée". C'est une idée qu'il n'acceptait pas, et qu'il ne pouvait même concevoir. Il était soldat et citoyen, d'un même élan du cœur. C'est à l'anniversaire de Hoche que Gambetta parlait précisément du "fossé" que l'on voudrait creuser entre le parti républicain et l'armée pour y précipiter la République. Ainsi Gambetta condamnait à l'avance les efforts et les sophismes par lesquels des forcenés de droite ou de gauche ont, dans ces derniers temps, tenté de creuser ce fossé. Le blâme du grand patriote et du grand républicain tombe également sur les faux amis de l'armée et sur ses contempteurs de parti pris. C'est qu'il faisait confiance à l'armée, de même que Hoche faisait confiance à la République. Et de même que Hoche ne confondait pas la République avec un terroriste féroce [et d'ailleurs prêt pour la servitude impériale], de même Gambetta n'aurait jamais confondu l'armée avec un officier intempérant ou séditieux.

Les grands cœurs et les grandes âmes ont ainsi le secret de réconcilier les forces vives de la patrie. C'est rendre l'hommage le plus délicat à leur mémoire, c'est les comprendre dans leurs plus intimes façons, que de s'élever au-dessus des passions exclusives et des anathèmes mesquins. M. Caillaux nous a semblé s'être pénétré de ces leçons fécondes lorsqu'il a terminé son discours par un salut à Versailles, ville de tradition et de souvenirs; ville de merveilles, ville unique où s'épanouissent quatorze siècles de monarchie, qui font après tout partie intégrante de notre glorieuse histoire; ville où s'ouvrent les Etats généraux de 1789, aurore de nos libertés; ville où la statue de Hoche voisine avec celle de Condé; ville où l'avenir et le passé se rencontrent et se coudoient,—dignes l'un de l'autre.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Les dilettanti n'ont pas lieu de se plaindre cette année du manque de représentations théâtrales; à peine nos théâtres avaient-ils fermé leurs portes, que le Parc Athlétique annonçait une saison théâtrale, saison qui jusqu'ici a été des mieux remplies et des mieux suivies.

La troupe métropolitaine qui tient la scène du Parc Athlétique est devenue populaire dès son début. Voilà bientôt deux mois qu'elle est ici, et chaque semaine elle nous a donné un programme nouveau. Deux genres sont les siens, le comique et le bouffe.

Dans le moment elle nous donne "Pinafore" et "Cavalleria Rusticana", opérettes charmantes toutes deux où les artistes de la troupe New Yorkaise excelle.

Sir Joseph Porter, M. James F. McDonald, le capitaine Corcoran, M. Herman West, sont inimitables. Ces rôles déjà si amusants sont rendus d'une façon vraiment originale par les deux artistes dont le talent est fin et personnel.

Mlle Belle Thorne, sous les traits de "Josephine", et Mis Josie Intropedi, sous ceux de "Little Buttercup", ajoutent un très vif intérêt à l'œuvre qu'on ne se lasse jamais d'entendre.

WEST END.

Si la musique que l'on entend au West End n'était pas d'un irrésistible attrait, la foule se porterait quand même à ce lieu de plaisance où les soirées sont délicieuses à cause des brises du lac que l'on y boit à pleines lèvres. Dimanche dernier et hier soir, on se disputait les bancs sur l'immense plateforme.

Le professeur Rosenbecker et son orchestre ont, plusieurs heures durant, tenu sous le charme de leur exécutions, leurs milliers d'auditeurs; et entre-temps, les acrobates Mazuq et Mazett ont émerveillé la foule par leurs audacieux tour d'adresse et de force.

CORRESPONDANCE.

Chicago, le 2 juillet 1901.

Monsieur le rédacteur,

D'après les nouvelles que je reçois de la Nouvelle-Orléans, il paraît qu'il fait bien plus frais dans notre bonne ville du Sud que dans les villes du Nord et de l'Ouest. Ici, depuis plusieurs jours, il fait une chaleur extrême, et les habitants de Chicago disent que depuis trente ans il n'a pas fait aussi chaud que cet été. Ils se consolent, cependant, en disant que c'est bien pire à New York et à St Louis. Je ne partage pas ce sentiment philosophique, et il me tarde de jouir encore de la bonne brise de notre lac Pontchartrain et de notre grand Mississipi. Le lac Michigan, depuis plusieurs soirs, est comme un vaste et beau miroir, et aucune brise ne vient l'agiter. C'est à peine si l'on voit quelques vagues qui tombent mollement l'une sur l'autre et viennent mourir doucement sur la rive. Les parcs et les jardins publics sont encombrés de gens à la recherche d'un peu d'air. Un très joli jardin est le "Edelweiss", nom de cette charmante fleur des Alpes, au doux duvet, que je me rappelle avoir vue avec tant de plaisir sur l'admirable Righi d'où l'on a une si belle vue des montagnes aux sommets neigeux. Le "Edelweiss" de Chicago est fréquenté par la meilleure société et l'on y fait d'excellente musique.

Vous vous rappelez, sans doute, le grand Palais des Arts à l'Exposition de Chicago de 1893. C'est le seul édifice que l'on ait conservé de la féerique "Ville Blanche", que l'on aurait cru érigée par le magicien de la lampe d'Aladin, tellement elle a disparu vite. Dans ce Palais des Arts on a installé un beau musée d'histoire naturelle, d'archéologie et d'ethnologie. On y a conservé aussi les principales statues en plâtre qui ornaient l'Exposition.

J'ai passé plusieurs heures au musée que l'on appelle ici le "Field Museum". Le département d'ethnologie et d'anthropologie est peut-être le plus intéressant, et l'on peut y faire une étude complète des coutumes des Indiens des Etats et des territoires de l'ouest des Etats-Unis. On voit l'Indien Hopi, de l'Arizona, chez lui: le fier guerrier nous désappointe sous la forme d'un tisserand, et dans la hutte se trouvent quatre femmes occupées à de durs travaux domestiques. J'aime à croire que le monsieur Hopi n'est pas polygame et que, de ces quatre femmes, une est sa mère, deux ses sœurs, et une, madame son épouse.

A côté du ménage Hopi nous voyons une prêtresse Ooquol, revêtue d'un costume splendide qui doit faire un vif plaisir au grand Manitou des braves: on ne voit que des plumes de toutes les couleurs, au milieu desquelles apparaissent des mains et une figure d'un beau jaune d'or. Non loin de cette Velléda jaune des Peaux-Rouges est une intéressante jeune mariée. Il paraît, cependant, que la lune de miel est passée, car elle est seule. Je ne puis croire que son maître et seigneur l'ait abandonnée. Je présume qu'il est allé chasser le sauvage bison et que bientôt nous le verrons à côté de celle qui sûrement l'aime toujours.

Chez les Hopis on entre en ménage d'une manière assez compliquée. Les jeunes filles se marient vers l'âge de treize ans. Immédiatement après le mariage la mariée suit son mari chez les parents de celui-ci. Elle y demeure un mois ou deux, puis elle retourne avec son mari chez ses parents à elle, où elle reste jusqu'à ce que son mari ait acquis une demeure. Le retour de la mariée chez sa mère a lieu avec grande cérémonie. Il faut qu'elle parte avant le lever du soleil et qu'elle ait un costume tout particulier composé d'une grande et d'une petite robe, d'une ceinture et d'une paire de mocassins. Elle met la grande robe et les mocassins, et elle porte la petite robe et la ceinture enveloppées dans une sorte de rouleau d'osier. En arrivant chez sa mère, qui l'attend à la porte de sa hutte, elle enveloppe les deux robes et la ceinture dans le rouleau, et ne s'en sert que dans les grandes occasions. Elle a soin de conserver une des robes pour lui servir de linceul quand elle mourra. Il faut que ces gens-là ne soient pas superstitieux. Nous n'aimerions guère à voir nos habits de noces devenir des linceuls.

Jetons un coup d'œil sur les danses fantastiques des Indiens et sur leur masques de monstres et d'animaux et passons au domaine des Esquimaux. En les voyant je me suis rappelé le très curieux récit qu'a fait Regnard de son voyage chez les Lapons, qui sont, je pense, cousins germains des Esquimaux. Le spirituel auteur du "Joueur", des "Ménechmes", des "Folies Amoureuses", nous raconte les coutumes très curieuses des habitants de la Laponie au XVIIe siècle. On a même dit de lui qu'il avait abusé du privilège des voyageurs d'embellir leurs récits de faits tirés de leur imagination. Je n'ai jamais vu de Lapons, mais j'ai rencontré plusieurs Esquimaux en cire au musée Field, et ils m'ont fort intéressé. Je les ai vus faisant la chasse aux phoques et aux morses, et j'ai admiré surtout un petit garçon qui avait fait un trou dans la glace et qui, la ligne à la main, attendait patiemment le poisson qu'il serait si fier de rapporter à sa hutte recouverte de neige.

Le petit pêcheur esquimau m'a fait penser à une des mésaventures d'Isengrin dans le célèbre "Roman de Renard" du XIIe siècle. Dans notre folk-lore louisianais Compère Lapin est le rusé personnage et Compère Bouki, le sot: Lapin est toujours le trompeur et Bouki, le trompé. Dans le folk-lore du moyen âge, tel que nous le voyons dans le "Roman de Renard", c'est Renard qui est rusé et Isengrin, le loup, qui est sot: aussi arrive-t-il toutes sortes de mésaventures à Isengrin, à la grande joie de Renard. Voici l'incident que m'a rappelé le trou fait dans la glace par le petit pêcheur esquimau. Je cite de mon "Histoire de la Littérature Française": "Un peu avant Noël, les deux compères vont pêcher des anguilles. Ils trouvent l'étang glacé, excepté un petit trou qu'on avait fait dans la glace pour abreuver les animaux. Renard attache l'amorce à la queue d'Isengrin et la lui fait mettre dans l'eau en guise de ligne. Mais voilà que le froid augmente, et la queue du loup se trouve serrée dans la glace comme dans un étau. Renard est enchanté et se met à l'écart. Arrive le seigneur Costanz avec sa meute. En voyant Isengrin tous se précipitent sur lui, homme et bêtes. Costanz lève son épée pour frapper le loup, mais il glisse, et l'épée coupe la queue d'Isengrin, qui se trouve délivré de sa prison glacée et qui se sauve, en jurant de se venger du déloyal Renard".

Dans une salle contiguë à celle des Esquimaux se trouve une belle collection d'oiseaux et d'animaux empaillés. Parmi ceux-ci j'ai remarqué des singes du Bornéo très curieux; ils jouissent du nom de "nasalis nasuus", et si je n'avais su que Cyrano de Bergerac était un homme j'aurais cru que l'illustre Gascon d'Edmond Rostand était à Chicago et non à Paris sous la forme du célèbre Coquelin. Le nez du "nasalis nasuus" est prodigieux, admirable.

On dit dans les traités de rhétorique que la lettre est une conversation par écrit. Si vous voulez bien le permettre je causerai encore avec vous dans quelques jours et vous dirai comment on célèbre le 4 de Juillet à Chicago.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

ALCÉE FORTIER.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 42 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

QUATRIEME PARTIE.

III

Suite.

Dans le [illegible] appartement de la rue Sainte Anne, où vivait maintenant sous la terreur,

IV

C'était au Tribunal de commerce, dans l'après-midi à l'heure des audiences.

De la voûte d'entrée au premier étage où s'ouvrent sur la cour vitrée les galeries monumentales du palais, des gens allaient et venaient, plaideurs, syndics, experts, liquidateurs judiciaires, tous affairés et bruyants.

D'autres formaient des groupes dans lesquels les clients discutaient avec les agréés, reconnaissables à leur petit collet dont les pans écourtés battaient leur dos. Parfois, dans ces groupes, figuraient des avocats en robe, exceptionnellement appelés à plaider devant les juges consulaires.

Des curieux, des oisifs, des indifférents, grossissaient cette foule. Paris est plein d'individus qui ne savent que faire de leur temps ou cherchent en vain l'occasion de l'utiliser et qui, pour tromper la longueur des heures, pour s'abriter contre la pluie et le froid, vont chercher une hospitalité provisoire partout où le public est admis à entrer librement: les bibliothèques, les églises, la Salle des Ventes, la Sorbonne, le Palais de Justice.

La lumière des becs électriques que les brumes [illegible] de bonne heure enveloppait de sa blancheur éclatante cette incessante activité qui se reproduisait au même moment sur cent autres points de la capitale, ruche immense où les frelons tiennent autant de place que les abeilles laborieuses et où la lutte pour la vie ne s'arrête jamais.

Aveuglé par la lumière, étourdi par le bruit, Villeroy circulait dans ce tumulte avec les allures inquiètes et indécises d'un homme perdu dans une forêt.

Quoique contraint de renoncer à se faire défendre contre les poursuites du syndic, il était venu au tribunal, sachant par l'assignation que son affaire plusieurs fois remise devait être retenue ce jour-là.

Il s'était laissé dire qu'à défaut d'un agréé il avait le droit de se présenter en personne et d'exposer lui-même à MM. les juges les raisons qui l'obligeaient à demander un délai pour payer sa dette.

User de ce droit, répondre à l'appel de son nom et plaider sa cause, tout cela, il le savait bien, exigeait une audace, une assurance, des moyens qui lui manquaient. Mais il avait voulu voir et savoir, et il arrivait à l'aventure, sans plan ni résolutions, s'en fiant au hasard qui peut-être lui viendrait en aide.

Maintenant, pauvre âme en peine, il errait triste et inquiet. Comment se reconnaître dans ce dédale humain? Où se tenaient les juges? Où plaidait-on? Où devait-il aller et par où passer pour y arriver?

Il eût voulu se renseigner, mais il n'osait interroger qui que ce fût. Et bousculé par les passants, jeté d'un groupe à un autre, roulé comme une épave par les flots, il commençait à perdre pied, regrettant d'être venu au-devant de sa destinée et de ne l'avoir pas attendue chez lui, alors qu'il n'y pouvait rien changer.

Il songeait à se retirer, lorsque l'aspect d'un garde en uniforme, trois fois médaillé et dont la figure débonnaire lui inspira confiance changea ses dispositions.

Timide, il s'approcha et encouragé par l'accueil il expliqua son affaire.

—Entrez là, répondit le garde, en lui désignant une porte battante qui s'ouvrait et se refermait à tout instant. L'audience va s'ouvrir. Vous n'avez qu'à attendre que votre procès soit appelé.

Il remercia et suivit les gens qui pénétraient dans cette salle. Elle était déjà pleine. Les juges montèrent à leurs fauteuils, tandis qu'arrivaient de tous côtés quelques uns des messieurs en petit collet qu'il avait déjà vus dans les galeries.

Il resta tout en bas de la salle, ne pouvant avancer, prêtant l'oreille, essayant d'entendre et de comprendre les paroles échangées entre le président et les agréés après l'appel de chaque affaire et qui ne lui arrivaient que confusément, dans le brouhaha qui ne cessait pas, bien qu'à tout instant la voix glapissante de l'audiencier réclamât le silence.

Alors, s'adressant à son voisin qui lui parut être un homme de sa condition, Villeroy demanda:

—Pouvez vous me dire ce qu'on fait?

—On expédie la broutille avant d'appeler les gros procès.

Il n'avait qu'à s'armer de patience et il attendit. Tout à coup, il lui sembla qu'on prononçait son nom. Son attention redoubla et presque aussitôt la voix qu'il venait d'entendre répéta:

—Bavier, syndic, contre Villeroy.

Il fit un pas en avant, tenté de crier présent. Mais, plusieurs rangs de spectateurs le séparaient de la barre, une crainte lui fermait la bouche et tandis qu'il essayait de la dominer, il vit de sa place un petit collet qui parlait au président.

Ce fut très court. Le président ayant écouté leva la tête, consulta du regard les assesseurs et dit simplement:

—Défaut

Villeroy attendait la suite. Mais, le petit collet ne parlait plus, le président avait baissé les yeux sur les papiers étalés devant lui et on appela une autre affaire. Villeroy ne se convainquit qu'au bout de quelques instants que c'en était fini de la sienne et se décida à partir.

Il n'avait rien compris à ce qui s'était passé, n'ayant retenu que ce seul mot: défaut, dont il ignorait la signification. Elle lui fut révélée à la sortie de la salle par le garde obligeant qui l'avait renseigné tout à l'heure et à qui il eut l'idée de confier ses perplexités.

—Rien de plus simple, fit le garde avec condescendance; vous êtes condamné par défaut, c'est-à-dire que vous ne vous êtes pas présenté et que personne ne s'est présenté pour vous.

—Condamné! gémit Villeroy. Vous êtes très sûr?

—Ce qu'il y a de plus sûr. Seulement, ça ne prouve rien. Vous pourrez faire annuler le jugement, en relevant le défaut quand il vous sera signifié.

Cette consultation ne rassura pas Villeroy. Relever le défaut, plaider au fond, c'étaient des frais qu'il ne pouvait payer et il en savait assez déjà pour être convaincu qu'aucun agréé ne consentirait à lui en faire l'avance.

Il devait considérer sa condamnation comme définitive. Il ne lui restait aucune possibilité de gagner du temps. En lui faisant espérer des délais, le syndic s'était joué de lui ou lui avait promis plus qu'il ne pouvait lui accorder.

Il retourna tristement à son bureau et le soir venu, il regagna sa demeure, en proie aux appréhensions les plus douloureuses, s'attendant à voir à toute minute apparaître les huissiers.

Quand il rentra chez lui, la concierge l'ayant vu passer devant la loge l'appela.

—Voici ce qui est encore arrivé pour vous, monsieur Villeroy.

La couleur bleuâtre du papier, un timbre entrevu au haut de la feuille pliée en quatre suffirent à révéler à Villeroy que c'était encore un exploit judiciaire. Il le prit en tremblant, tout confus d'entendre la concierge ajouter d'un air rouge:

—Nous n'avons pas l'habitude de ces choses-là dans la maison et c'est bien ennuyeux pour tout le monde.

Le locataire encaissa l'observation sans broncher et s'éloigna. Dans l'escalier, il s'arrêta sous un bec de gaz pour lire ce qu'on venait de lui remettre.

C'était une signification de la mise en vente prochaine de la propriété d'Annecy à laquelle s'était décidé le prêteur hypothécaire lassé d'attendre en vain le payement des intérêts échus.

Ce nouveau malheur n'émut pas Villeroy outre mesure. Il s'y attendait. D'ailleurs, depuis trop longtemps et avec trop de violence, la tempête grondait sur lui pour qu'il pût être très sensible à une catastrophe de plus.

Mais, s'il s'était résigné à subir tant d'infortunes et à courber la tête sous les orages, en homme se